

Chapitre IV

LE SEIZIÈME SIÈCLE

Du bienheureux Jean-Ange Porro (+ 1505) à frère Angelo Maria Montorsoli (+ 1600).

Un siècle complexe et tourmenté. La situation religieuse au début du 16^e siècle. Les Servites à partir de la mort du bienheureux Jean-Ange Porro (1505) jusqu'à la veille du Concile de Trente. Le généralat de frère Agostino Bonucci (1542-1553). Cessation de la Congrégation de l'Observance et les conséquences de la réforme du Concile de Trente dans l'Ordre. Les Constitutions des Servites durant le 16^e siècle. Couvents et frères de l'Ordre en 1581. Origine de la Congrégation érémitique de Mont Senario. L'enseignement de frère Angelo Maria Montorsoli.

Un siècle complexe et tourmenté

Plus que les siècles précédents et les autres successifs, le 16^e siècle s'insère sans doute plus difficilement dans la rigoureuse subdivision chronologique que nous avons employée jusqu'ici. La difficulté vient d'une succession longue et compliquée d'événements internes qui alimentent la vie de l'Ordre au 16^e siècle et d'autres événements contemporains: par exemple, l'éclatement de la réforme de Luther, 1517; le Concile de Trente, 1545-1563; la fin de la Congrégation de l'Observance des Servites, 1570; la reprise de la vie érémitique au Mont Senario, 1593; l'affaire de Paolo Sarpi, 1552-1623,... etc. C'est pourquoi, dans le peu d'espace alloué, il n'est pas possible de tout rapporter sur la vie de l'Ordre au 16^e siècle.

Au cours de cette période tourmentée, l'Ordre ressentit la complexité des événements qui agitèrent l'Église. Pour s'en faire une idée, pensons seulement au fait suivant: pendant le 15^e siècle, l'Ordre fut guidé par six prieurs généraux, tandis qu'en cette période-ci, soit à partir du généralat d'Alabanti (1495) jusqu'à celui de frère Angelo Maria Montorsoli (1600), l'Ordre compta vingt prieurs généraux dont plusieurs – la moitié – furent nommés par le pape. De plus, au début du siècle, la Congrégation de l'Observance en déclin vécut d'épineuses divergences avec le reste de l'Ordre; cependant à la fin du siècle les Servites auront retrouvé leur pleine unité. C'est en fait au 16^e siècle que se développe l'historiographie de l'Ordre avec les chroniqueurs servites Giacomo Filippo, dit Androfilo et Filippo Maria Sgamaita de Bologne et avec les frères Cosimo Favilla, Filippo Albrizzi, Raffaello Maffei et Ippolito Massarini, mais surtout avec le *Chronicon* de Michele Poccianti «qui exercera une influence décisive sur l'historiographie servite durant quelques siècles» (F.A. Dal Pino), et qui sera suivi par le florentin Arcangelo Giani, le premier annaliste de l'Ordre.

L'abondante production des écrivains servites des 15^e et 16^e siècles est connue par suite des récentes recherches de la part des Servites, Giuseppe M. Besutti et Pacifico M. Branchesi. À retenir aussi comme importants les travaux de O.J. Dias se rapportant à la chronologie des prieurs généraux de la première moitié du 16^e siècle. Concernant les théologiens de l'Ordre présents au Concile de Trente, Marco M. Aldrovandi OSM et Luigi M. De Candido, OSM ont respectivement illustré la biographie et la pensée des frères Agostino Bonucci et Lorenzo Mazzocchio. La célébration du 2^e centenaire (1978) de la suppression de la Congrégation érémitique de Mont Senario a également fourni l'occasion d'effectuer des études approfondies sur son origine (1593).

Cependant de nombreuses lacunes empêchent d'avoir une meilleure connaissance de cette période de l'histoire des Servites et compliquent donc notre travail de synthèse.

Après avoir fait quelques remarques sur la situation religieuse des premières années du 16^e siècle, nous nous arrêterons particulièrement sur les points suivants: la vie de l'Ordre à partir de la mort du bienheureux Jean-Ange Porro jusqu'à la veille du Concile de Trente; le généralat de frère Agostino Bonucci; la fin de la Congrégation de l'Observance des Servites au 16^e siècle; les Constitutions servites au 16^e siècle; le début de la Congrégation érémitique de Mont Senario;

l'enseignement de frère Angelo Maria Montorsoli. Quant à frère Paolo Sarpi, on en parlera au chapitre suivant.

La situation religieuse au début du 16e siècle

On a dit que «l'histoire religieuse italienne du 16e siècle a débuté sur le bûcher où fut brûlé, le 23 mai 1498 à Florence, Jérôme Savonarole» (V. De Caprariis). L'austère dominicain, considéré comme un saint par Philippe Néri, ne fut pas la «dernière épave» du Moyen-Âge, comme le soutient F. De Sanctis et comme le chanta Carducci. C'est probablement Roberto Ridolfi le plus près de la vérité quand il écrit dans sa monumentale biographie de Jérôme Savonarole: «Si on avait écouté sa voix, peut-être que, au-delà des Alpes, Luther ne serait pas né ou du moins n'aurait pas pu naître; peut-être que la réforme, souhaitée dans le cœur de tout chrétien, aurait alors jailli du sein même de l'Église de Rome».

Les ferments innovateurs et très actifs à l'intérieur de l'Église ne réussirent pas à déceler une expression unificatrice. Pour la papauté, les préoccupations politiques prévalurent, tandis que la corruption qui minait les institutions ecclésiastiques privait de toute crédibilité la défense théorique de l'orthodoxie. Les pontificats d'Alexandre VI (1492-1503), de Jules II (1503-1513) et de Léon X (1513-1521) sont des gouvernements de princes plutôt que de pasteurs. Et assez souvent les ennemis d'une hégémonie ambiguë sont montrés du doigt comme des ennemis de la foi. à Florence, alors que Savonarole et la communauté dominicaine de s. Marco dirigent le groupe réformateur des Piagnoni, ses confrères de s. Maria Novella prêtent main-forte aux Arrabiati, hostiles à Savonarole. Quand ce n'est pas le bûcher, c'est le poison qui règle les controverses. Il y a également des répercussions dans l'histoire de l'Ordre des Servites: une tradition veut que le prieur général, frère Antonio Alabanti, soit mort empoisonné en 1495 à cause de ses affinités avec les Médicis. En 1503 mourra également empoisonné le cardinal protecteur de l'Ordre, Giovanni Michiel, dont on admire encore la tombe dans l'église de Saint-Marcel à Rome. Luther sera d'ailleurs un moine: preuve que les attaques contre l'Église viendront de son sein et non de l'extérieur. Les interminables résistances que Paul III lui-même mettra pour la convocation d'un Concile sont inexcusables, à savoir, le prétexte que le Ve Concile du Latran (1512-1517) avait été inefficace. En réalité, on a plutôt été incapable de reconnaître «les signes des temps».

Les Servites à partir de la mort du bienheureux Jean-Ange Porro (1505) jusqu'à la veille du Concile de Trente

Après la mort de frère Antonio Alabanti, survenue à Vigevano en décembre 1495, le pape Alexandre VI nomme le 18 mars 1496 un vicaire général apostolique, frère Andrea de Pérouse. Le Chapitre général de l'année suivante l'élit prieur général. À compter de cette date jusqu'à 1542 – année où sera élu au gouvernement de l'Ordre, frère Agostino Bonucci –, il n'y aura plus aucun prieur général librement élu par le Chapitre général. À occuper la plus haute charge de l'Ordre, il y aura en fait huit prieurs généraux successifs qui seront imposés par le Saint-Siège: en effet, avant la convocation de chaque Chapitre, c'est le Saint-Siège qui les nommait d'abord vicaires apostoliques. Ce sont: Andrea de Pérouse, Taddeo Tancredi de Bologne, Ciriaco de Foligno, Clemente de Mantoue, Girolamo Foschi de Faenza, Angelo d'Arezzo, Girolamo Amidei de Lucques, Dionisio Laurerio de Benevento.

Au cours de cette période, les faits suivants mériteraient d'être relevés: les dernières années du bienheureux Jean-Ange; les timides tentatives de renouveau de la part des «Fils de l'Observance du prieur général»; l'appel de 1533 pour la reconstruction matérielle et spirituelle de Mont Senario; la figure et l'œuvre de frère Dionisio Laurerio, prieur général, puis cardinal; et quelques illustres personnages.

Le bienheureux Jean-Ange mourut saintement en 1505 à Milan, où il avait passé les dernières années de sa vie. Cependant avant son retour définitif dans la capitale lombarde, il avait

vécu à Florence aux ermitages du Chianti et de Mont Senario. Il semble aussi que le bienheureux soit allé dans le petit couvent de Croara, près de Piacenza, dans le but de mettre sur pied un projet de réforme de vie religieuse pour les communautés servites: un projet que le prieur général Alabanti avait favorisé en dehors du mouvement de l'Observance. Cette initiative prit corps sous le généralat de frère Taddeo Tancredi par l'approbation en 1506 des «Fils de l'Observance du prieur général». Cependant, ce nouveau rameau de «l'Observance» étroitement lié à l'Ordre ne fit pas fortune, sans doute un peu à cause de la succession des prieurs généraux de l'Ordre, qui étaient pratiquement imposés par le Saint-Siège au lieu d'être élus par les frères.

L'exemple et les initiatives du bienheureux Jean-Ange laissèrent cependant une profonde empreinte tant dans l'Ordre que dans l'Église de Milan, où le bienheureux avait anticipé – avec son école de catéchisme aux enfants – les innovations pastorales de saint Charles Borromée.

Dès sa mort, le culte qui se répandit en son honneur témoigne de la renommée de sainteté du bienheureux. Ses restes mortels sont vénérés dans l'église de S. Carlo de Milan.

Un événement qui ne resta pas sans écho se produisit sous le généralat de frère Girolamo Amidei de Lucques, à la tête de l'Ordre durant 12 ans (1523-1535). Auparavant, il avait vécu un certain temps en Allemagne, se signalant comme un habile controversiste concernant la doctrine de Luther.

Pendant le Chapitre général tenu à Sienne en 1533, frère Girolamo Amidei de Lucques tint devant l'assemblée capitulaire un discours sur l'abandon et la ruine de Mont Senario; il insista sur la nécessité de faire quelque chose avant qu'il ne soit trop tard. Les structures du couvent avaient été endommagées par un récent et grave tremblement de terre; de nombreuses causes étaient à l'origine de la décadence de la discipline conventuelle; une surtout parce que le couvent s'était détaché de la Congrégation de l'Observance en 1473.

L'appel du prieur général, formulé en latin, nous est parvenu intégralement. Certains passages du discours semblent montrer une préoccupation qui va au-delà de la situation de Mont Senario pour s'étendre à l'Ordre tout entier.

Après avoir rappelé que l'Ordre était né au Mont Senario et après avoir fait allusion aux saints qui y avaient vécu, Girolamo Amidei de Lucques ajouta avec amertume: «Depuis quelque temps cependant, peut-être par notre faute, vous voyez Mont Senario voué à la mort et presque hors de ses fondements, si bien que nous pouvons dire, les larmes aux yeux, que de notre tête la couronne est tombée...» Après avoir reconnu l'urgence de faire des réparations, le prieur général souligne la présence de deux obstacles: la pauvreté des moyens disponibles et les trop nombreuses divisions existantes dans l'Ordre, en vertu desquelles chaque communauté pense seulement à soi et se désintéresse des autres. «Mais qui, ajoute-t-il, qui de vous peut penser que cette Montagne sacrée du Senario n'est pas aussi son propre bien? Si, en effet, il y a déjà eu des moments de renaissance de l'Ordre, qui oserait nier qu'elle n'ait pris naissance à partir de Mont Senario? Qui aurait le courage de nier que Mont Senario est la maison commune de tous ceux qui désirent mener une vie religieuse de solitude, de prière et de sainteté... Je me refuse à croire, conclut-il, que quelqu'un ose rester sourd à notre exhortation. Autrement je devrais penser qu'il souhaite le malheur de toute la famille de notre Ordre».

Hélas! Cette invitation ne fut pas entendue. Mont Senario restera dans un demi abandon pour encore une soixantaine d'années.

Le dernier des prieurs généraux de cette époque à être nommé directement par le pape fut Dionisio Laurerio, né en Italie méridionale. Il était entré très jeune dans l'Ordre et il se révéla très tôt un théologien de valeur. En 1530, Henri VIII d'Angleterre le choisit comme son chargé d'affaire près la curie romaine. Paul III, qui l'honorait d'une sincère amitié, non seulement l'élit prieur général de l'Ordre, mais le créa aussi cardinal environ cinq ans plus tard, puis évêque d'Urbino en 1540. Il eut à remplir de nombreuses missions pour le pape; ce qui l'éloigna assez souvent de ses devoirs envers l'Ordre. Il était déjà prieur général lorsque il fut élu visiteur et réformateur de la Congrégation de l'Observance. Cependant, l'annaliste de l'Ordre remarque que son travail eut peu de résultat. Il gouverna l'Ordre, surtout après sa nomination comme cardinal, par l'intermédiaire de

vicaires généraux. Il mourut à l'âge de 45 ans seulement, au lendemain du Chapitre général qui avait élu son successeur, frère Agostino Bonucci.

Des premières décennies du 16^e siècle, quelques figures intéressantes méritent d'être rappelées: le bienheureux Cedonio de Monza ou de Bologne, frère Girolamo Foschi de Faenza, la bienheureuse Lucia de Bagolino, le bienheureux Pietro della Croce.

Frère Cedonio, né à Monza vers 1420, appelé aussi «Cedonio de Bologne» en raison de sa longue permanence en cette ville, semble être le saint Alexis du 16^e siècle. On connaît peu de lui; mais il jouit durant sa vie d'une renommée de grande simplicité, de pauvreté, de disponibilité auprès des plus faibles. Pendant de longues années, il choisit pour demeure quotidienne une cellule tout près du campanile de l'église de s. Maria dei Servi à Bologne. Il mourut centenaire (1526) et fut aussitôt inscrit dans le Catalogue des bienheureux de l'Ordre.

Par contre, frère Girolamo Foschi (1445-1532 env.) se présente comme un personnage tout à fait singulier. La chronique confirme substantiellement les données pompeuses d'une épitaphe rédigée par lui-même en latin: «Frère Girolamo Foschi des Servites de Marie, qui voyagea en Asie, en Europe, en Afrique, et même jusqu'aux Antilles, prêchant dans le monde entier la parole de Dieu en langue hébraïque, grecque, latine, française, espagnole, portugaise et allemande». Érudite, versatile, fameux et estimé de Jules II, il fut élu vicaire général de l'Ordre en 1511 avec l'assurance de devenir prieur général. Cependant, ami du cardinal Bernardino Carvajal, protecteur de l'Ordre, il adhéra en 1512 au Concile de Pise-Milan qui sera appelé le «conciliabule». Alors, le pape le déposa immédiatement de son poste de vicaire général. Ce frère au tempérament fougueux aurait sans doute fini en prison s'il n'était parti sur-le-champ pour l'étranger. Il se repentira tout de suite pour cet emportement et obtiendra le pardon du nouveau pape, terminant toutefois ses jours dans l'ombre et la solitude du couvent de Pietralunga (Faenza) qu'il avait lui-même fondé en 1507. Avant sa mort, le prieur général lui confia tout de même quelques importantes missions.

Les *Annales* de l'Ordre de frère Arcangelo Giani, déjà dans leur première édition (1622), font mention d'une bienheureuse Lucia, fondatrice du monastère des cloîtrées servites de Marie de Bagolino (Brescia), morte vers 1524 (en 1520 pour Giani). Davide M. Montagna OSM a publié récemment une importante *Information* touchant cette sainte moniale qui, quelques années à peine après sa mort, fut inscrite parmi les «bienheureuses» de l'Ordre. Il est bon de rappeler sa mémoire, surtout en raison de la rareté de la documentation sur les moniales servites de cette époque antérieure au Concile de Trente. Le monastère de Bagolino s'élevait sur le territoire de l'Observance des Servites; la bienheureuse Lucia avait pu fonder son monastère en 1516 grâce à l'appui du vicaire général de l'Observance, frère Deodato Capirola de Brescia. Le monastère de Bigolino réapparaîtra encore plus tard dans les chroniques servites pour nous dévoiler d'autres saintes figures de moniales, fidèles au souffle de renouveau imprégné par la fondatrice.

Le bienheureux Pietro della Croce, ermite provenant d'Allemagne, pèlerin à Rome, devint malade à Viterbe au cours d'une épidémie. Moribond, il demanda et obtint la permission de revêtir l'habit des Servites de Marie. Il mourut en 1522 à l'âge de 36 ans seulement. Son corps était vénéré à Viterbe dans l'église de s. Maria della Verità jusqu'au moment de la suppression à la fin du 19^e siècle, puis ensuite dans le monastère des Servites de s. Maria della Pace (fondé en 1502 et fermé en 1911). La renommée de sainteté du bienheureux Pietro della Croce est rappelée dans le *Chronicon* de frère Michele Poccianti en 1567. Dans les Archives historiques de l'Ordre, à Rome, on conserve une lettre écrite en 1519 au bienheureux Pietro par le roi Charles 1^{er} d'Espagne, devenu ensuite l'empereur Charles-Quint.

Le généralat de frère Agostino Bonucci (1542-1553)

Avec frère Angelo M. Montorsoli et frère Lorenzo Mazzocchio, frère Agostino Bonucci est une des personnalités servites les plus marquantes du 16^e siècle. Prieur général de l'Ordre et aussi un des supérieurs généraux des Ordres religieux mendiants présents comme «pères» au Concile de Trente, frère Bonucci mena à l'intérieur de l'Ordre une action efficace de renouveau, jetant ainsi les

bases en faveur d'une reprise lente mais certaine.

On l'appelle aussi frère Angelo d'Arezzo, mais peut-être est-il né plutôt dans le voisinage de Monte San Savino d'une famille apparentée au pape Jules III (1550-1555). Aucune parenté cependant avec son concitoyen frère Stefano Bonucci, son très doué collaborateur, devenu aussi prieur général (1570-1573), puis évêque et cardinal, et dont le nom se trouve lié à la suppression de la Congrégation de l'Observance.

Frère Agostino Bonucci fut élu prieur général de l'Ordre au Chapitre général de Faenza en 1542. Pour la première fois depuis le début du siècle, les frères furent libres de choisir leur prieur général. Mais, comme il arrive souvent, ces mêmes personnes qui pleurent sur leur manque de liberté ne savent pas ensuite comment en faire bon usage quand ils en ont la possibilité. Ce fut ainsi à Faenza: en vertu de la procédure, les frères de l'Observance combattirent d'abord l'élection de frère Bonucci, puis ensuite la contestèrent. L'épisode risquait d'effectuer une rupture entre l'Ordre et le rameau de l'Observance. Mais ce fut justement frère Bonucci qui montra en cette circonstance ses capacités de gouvernement. Grâce à son intervention à la fois tenace et prudente, il réussit à calmer la dissension et à rétablir une harmonie constructive avec les frères de l'Observance.

Quoiqu'engagé dans les travaux du Concile de Trente où il fit preuve de grande préparation doctrinale, d'équilibre, de profonde connaissance de la problématique, du point de vue non seulement catholique mais aussi protestant C, frère Bonucci travailla sans relâche au renouveau de la vie de l'Ordre. Il fut intransigeant à défendre les droits de ses frères. Il fit même part au pape de ses menaces de démissionner de sa charge de prieur général si on ne reconnaissait pas certains droits sacro-saints du couvent des Servites à Pérouse. Il ne fut pas moins rigoureux dans ses initiatives de réforme à l'intérieur de l'Ordre. Comme le remarque Marco M. Aldrovandi OSM: «Les expériences vécues par frère Bonucci durant les visites canoniques et ses efforts pour reconstituer l'esprit religieux aboutirent à la publication des Constitutions qui portent son nom. Voici les thèmes fondamentaux qui y sont traités: le renforcement de l'autorité, la réforme des mœurs, l'honneur du culte sacré et le sérieux des études. La tradition a consacré sous le nom de "Constitutions" aussi bien la partie législative stable que les décrets provenant des Chapitres généraux. Les Constitutions de frère Bonucci furent formulées au Chapitre général de Budrio en 1548 et publiées la même année à Bologne. Il ne s'agit pas d'une réforme de la législation, mais d'un rappel de normes existantes tombées en désuétude, puis de quelques nouvelles dispositions suggérées par les circonstances...» Dans cet effort de renouveau, frère Bonucci se préoccupa de rétablir l'autorité des supérieurs en l'harmonisant cependant avec un climat communautaire qui réglait la vie de l'Ordre. Pour redonner à l'esprit communautaire son intériorité, il suscita de l'intérêt pour le culte; il limita les exemptions et renouvela l'obligation de la prière chorale, de la messe conventuelle et des exercices de piété de l'Ordre. Pour la réforme des mœurs, il insista sur le vœu de chasteté contre le relâchement de l'époque, et sur le vœu de pauvreté par l'abolition des privilèges acquis. Pour les études, il introduisit une rigide sélection des étudiants et des professeurs. Les jeunes, dès leur entrée dans l'Ordre, devaient avoir deux maîtres: un maître spirituel et un maître d'étude.

Mis au courant que circulaient des idées et des écrits du luthéranisme dans certains couvents de l'Ordre, il ne sévit pas contre ceux qui s'étaient trompés, mais il rédigea des normes sévères pour l'avenir, en se référant aux décisions conciliaires.

Une fois approuvées et publiées les Constitutions, frère Bonucci s'employa personnellement à ce qu'elles soient mises en application. L'élection du pape Jules III donna une plus grande impulsion aux activités du prieur général. Pour l'année jubilaire de 1550, il s'employa pour que les moniales de l'Ordre puissent obtenir les indulgences dans leurs monastères respectifs. Par un bref pontifical, il fut chargé de la réforme du couvent de s. Maria dei Servi de Bologne: c'était une initiative d'envergure, puisqu'il s'agissait d'un célèbre couvent de l'Ordre, siège d'un important «centre d'études», au cœur des accusations de sympathie pour les idées protestantes.

Toujours préoccupé de sauvegarder l'unité de l'Ordre, frère Bonucci s'entendit en 1551 avec le vicaire général de l'Observance pour effectuer une démarche commune de réforme. Tous les deux demandèrent au pape une bulle afin de sévir contre les abus et d'avoir l'autorité suffisante en

face de qui s'opposerait à cette réalisation. Au Chapitre général de Rimini de la même année, frère Bonucci fut reconfirmé dans sa charge de prieur général, mais la mort le surprendra à l'âge de 47 ans seulement, avant la fin de son mandat. Le sépulcre qui conserve ses restes mortels, surmonté de son buste, se trouve dans l'église des Servites à s. Pier Piccolo, à Arezzo. Ce monument, attribué au frère Montorsoli, est en fait d'un auteur inconnu. Ce fut son ami et collaborateur, frère Stefano Bonucci qui recueillit la dépouille mortelle de son concitoyen pour la transporter de Rome dans sa ville natale.

Près de frère Agostino Bonucci, parmi les théologiens des Servites qui se distinguèrent au Concile de Trente, il y eut aussi frère Lorenzo Mazzocchio de Castelfranco (1490 env.- 1560) qui fut prieur général de l'Ordre de 1554 à 1557. H. Jedin, dans son histoire du Concile de Trente, l'appelle un «théologien perspicace». D'assez vaste culture, il fut aussi poète. Contrairement à frère Bonucci qui se montrait conciliant même sur le plan doctrinal, frère Mazzocchio était un théologien de tendance nominaliste, mais non au point d'être assimilé à «cette école». Au débat conciliaire sur la justification, le secrétaire Massarelli réfère que Mazzocchio suscita l'impression générale d'avoir contredit l'opinion de presque tous les orateurs qui l'avaient précédé, et ils étaient nombreux.

Une certaine extravagance du personnage ne semble d'ailleurs pas étrangère à son élection mouvementée comme prieur général et au rapide déclin de son prestige. Il fut prieur de Saint-Marcel de Rome. Objet de dures calomnies, il fut incarcéré pour un certain temps. Dans l'amère solitude de la prison conventuelle, il écrivit des rimes en latin et en langue parlée, qui laissent entrevoir un esprit serein. Libéré en raison de son mauvais état de santé, il devint prieur du couvent de s. Caterina de Trévise, où il mourut à l'âge de 70 ans, en septembre 1560.

Cessation de la Congrégation de l'Observance et les conséquences de la réforme du Concile de Trente dans l'Ordre

Ce que frère Agostino Bonucci avait cherché à réaliser dans les faits, concernant la tentative de renouveau qui devait impliquer à la fois les «conventuels» et les «observants», trouva un terrain favorable grâce à la cessation, ou mieux grâce au retour définitif de la Congrégation de l'Observance dans l'Ordre. L'opération, si on peut l'appeler ainsi, ne se réalisa pas sans effervescence ni sans douleur, mais elle s'avéra positive. Pour un Ordre numériquement restreint comme celui des Servites, l'autonomie croissante de l'Observance avait fini par la transformer en «mouvement» innovateur séparé et multipliait les motifs de frictions. Les décennies qui suivirent la suppression de l'Observance démontreront que celle-ci ne comporta pas un affaiblissement de la vitalité de l'Ordre, mais plutôt une reprise globale. D'autre part, ne revenait-il pas plutôt à «l'esprit» du Concile de Trente d'empêcher les divisions internes dans les instituts religieux? Et pourtant, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix rencontrèrent justement à la même époque de très graves difficultés dans leur œuvre de réforme du Carmel; œuvre qui aboutira à la fondation des Carmes déchaux en Ordre autonome.

La bulle du pape Pie V, qui supprimait la Congrégation de l'Observance, fut lue lors de la clôture du Chapitre général de Cesena en mai 1570. Le prieur général qui avait sollicité le document pontifical, frère Zaccaria Faldossi, était mort peu de temps après avoir convoqué le Chapitre. Il revint donc à son successeur, frère Stefano Bonucci, le soin d'affronter ce moment délicat.

En effet, les frères de l'Observance présents au Chapitre général réagirent négativement et tentèrent de bloquer la décision pontificale. Ce fut inutile. Avec la sagesse et le tact de son prédécesseur du même nom, frère Stefano Bonucci calma les divisions. C'est ainsi que le retour rapide à la pleine unité de l'Ordre s'effectua sans graves lacérations. Ensuite, en 1574, les couvents de la Congrégation supprimée formèrent deux provinces: celles de Mantoue et de Venise.

Le plus grave problème demeurait toutefois celui d'une véritable réforme spirituelle de l'Ordre.

En face des nouvelles exigences créées par la venue du protestantisme et par l'application de la Réforme catholique du Concile de Trente, les anciens Ordres mendiants, comme on dirait aujourd'hui, éprouvèrent le besoin de se renouveler. Surtout que contextuellement au Concile de Trente étaient nés de nouveaux Ordres et Congrégations religieuses «modernes», comme les

Théatins (1524), les Mineurs Capucins (1525), les Barnabites (1530), les Somasques (1534), les Frères de St-Jean-de-Dieu (1537), les Jésuites (1540), les Oratoriens (1575), les Clercs Réguliers Ministres des Infirmes de saint Camille de Lellis (1582),.. etc. Le servite Eugenio M. Casalini observe à ce sujet: «Dans une confrontation idéale qu'il y eut certainement entre les anciens Ordres religieux et les nouveaux, les premiers crurent peut-être se rajeunir par l'ajout de quelques nouvelles modalités, sans comprendre que la fraternité à tous les niveaux, le sens de l'autorité comme service, le service divin en commun et le dévouement collectif auprès du peuple de Dieu pouvaient constituer un langage très moderne, très compréhensible et efficace sur le plan pastoral, à condition qu'on ait parlé avec l'enthousiasme d'un esprit renouvelé, ce qui était l'âme véritable du succès des Congrégations modernes».

Vers la fin du siècle, deux éminentes personnalités servites entreprirent, en adoptant des voies différentes, l'actualisation de la réforme de l'Ordre. Ce sont les frères Lelio Baglioni et Angelo Maria Montorsoli. Ils furent tous deux prieurs généraux; le premier de 1590 à 1597, le second de 1597 à 1600. Tous les deux sont florentins et neveux de fameux artistes. Frère Baglioni était neveu de l'architecte Baccio d'Agnolo qui avait aussi travaillé à la Santissima Annunziata de Florence; frère Montorsoli, neveu du sculpteur Giovannangelo Montorsoli (1507-1563), disciple de Michel-Ange et frère servite, très connu entre autre pour les «fontaines» de Messina, pour le complexe en marbre de l'autel-majeur de la basilique de s. Maria dei Servi de Bologne, et pour des œuvres remarquables à Gênes.

Au frère Lelio Baglioni on doit une réforme de l'Ordre, pour ainsi dire, à partir du haut et réalisée par une série de dispositions concrètes et par la mise sur pied de la Congrégation érémitique de Mont Senario. Au frère Angelo Maria Montorsoli, pour sa part, on lui attribue une action plus intérieure, non pas en opposition avec celle de frère Baglioni, mais plutôt complémentaire. On en parlera sous peu.

Les Constitutions des Servites durant le 16e siècle

Sous la poussée de la réforme mise de l'avant par le Concile de Trente, l'Ordre s'apprête à revoir et à renouveler ses Constitutions. On a déjà parlé des «Constitutions» de Bonucci, promulguées par le Chapitre général de Budrio en 1548. Le premier texte entièrement révisé fut publié à Rome en 1556 sous le généralat de frère Mazzocchio. En 1569, un nouveau texte parut à Florence, sous le généralat de frère Zaccaria Faldossi. Au Chapitre général de Parme (1579) où fut élu pour un troisième terme de trois ans le prier général frère Giacomo Tavanti (1576-1582), on adopta des mesures pour une nouvelle révision constitutionnelle, à laquelle travailla également le prier provincial de Venise, frère Paolo Sarpi, alors âgé de 27 ans. Il s'agit des Constitutions de l'Ordre qui restèrent substantiellement en vigueur, pourrait-on dire, jusqu'au 2^e Concile du Vatican.

Nous rapportons ici un passage tiré de l'introduction des Constitutions de 1580, écrit en latin mais traduit par frère Giacomo Tavanti. Pour des exigences de clarté et de compréhension, la traduction est plutôt libre.

«Les Constitutions qui sont ici présentées à l'observance de tous, même si elles peuvent être appelées nouvelles sous un certain aspect, ne le sont toutefois pas. En effet, dans ces Constitutions est maintenu depuis ses origines tout ce qui touche à la piété originelle de l'Ordre et à celle de nos premiers Pères, à la charité et au but inéluctable de la vie éternelle; à savoir, l'engagement de servir Dieu sous la protection de la mère de Dieu, d'abandonner le monde et ses attrait, de nous aimer mutuellement, de prier Dieu à l'autel du Christ pour tous les humains. On n'y retrouve aucunes nouveautés, mais les choses anciennes demeurent très saintes et inchangées. Cependant, à cause des conditions changeantes des époques, des circonstances, des lieux et des personnes, on y trouvera aussi quelque chose de nouveau... Nous sommes certains en effet que tous ceux qui, après nos premiers Pères, ont tenté de supprimer quelque chose ou d'introduire de nouvelles normes, ils l'ont fait avec un même esprit constructif dans le but de servir Dieu, d'obéir à l'Église catholique, d'enseigner la voie qui mène à Dieu...»

On a déjà parlé des Constitutions de la Congrégation de l'Observance dans un bref *excursus* au précédent. Une nouvelle révision des Constitutions entra ensuite en vigueur en 1570, à la veille désormais de l'imminente suppression de l'Observance.

Couvents et frères de l'Ordre en 1581

Les présentes statistiques, élaborées à partir des données reçues du prieur général lui-même, frère Giacomo Tavanti, présentent la situation numérique des frères Servites de Marie au moment des Chapitres provinciaux tenus au printemps de 1581.

Prov. Couv. Frères
sac pronov contotal
Toscane 23143323532242
Romaine 3012737 2731222
Romagne 18123412723214
Lombardie 38124381457233
Trévisie 26 73 2019 22134
Venise 24128391953239
Mantoue 3715560 2765307
Gênes 1962168 23109
Naples 12 4217 71480
Narbonne 8---- -- --20
Corse-Sardaigne 4 -----10
Espagne 1 -----8
Total 240-- ---- -- 1818

Les neuf premières provinces (appelées aussi les «grandes provinces») sont celles qui, en conformité avec les Constitutions de 1580, pouvaient toutes envoyer des représentants «vocals» au Chapitre général; les deux suivantes (Narbonne ou Provence, Corse-Sardaigne) étaient représentées seulement par un frère. L'Espagne ne constituait pas encore une véritable province: elle comptait seulement le couvent de Barcelone, fondé depuis peu. Ce dernier et les couvents de Narbonne (en France) étaient à cette époque les seuls couvents non-italiens de l'Ordre. En effet, appartenaient alors géographiquement à l'Italie la Corse (avec 3 couvents), l'Istrie (avec 4 couvents, incorporés à la province de la Marche de Trévisie) et la partie sud du Canton de Tessin (où la province de Lombardie avait deux couvents). L'ancienne province d'Allemagne, encore si florissante à la fin du 15^e siècle, avait déjà cessé d'exister, bouleversée qu'elle fut par la nouvelle situation politique et religieuse créée par la réforme protestante. Cependant, on mentionne encore un prieur provincial en 1522, tandis qu'un couvent réussit à survivre jusque vers la moitié du 16^e siècle.

Les provinces de Venise (ou de Vénétie) et de Mantoue avaient été érigées en 1574, par suite de la division en deux zones géographiques distinctes des couvents appartenant à la Congrégation de l'Observance qui avait cessé un peu auparavant. Les deux provinces constituaient ensemble, quant au nombre des frères et des couvents, plus d'un quart de tout l'Ordre.

Dans la province romaine, Tavanti dénombre aussi 74 «moniales cloîtrées confiées à l'Ordre»; elles résident dans les deux monastères d'Ombrie: Portaria et Spoleto (ces données ne sont pas incluses dans la table précitée).

Origine de la Congrégation érémitique de Mont Senario

De la Congrégation érémitique de Mont Senario, qui dura presque deux siècles, nous possédons une abondante documentation qui nous permet de reconstituer presque année après année la vie qui se déroula à Mont Senario et aussi en d'autres ermitages depuis 1593 jusqu'à 1778, l'année où prit fin du moins formellement l'expérience érémitique de la Congrégation et où fut

rétablie cette vie cénobitique et communautaire qui se perpétue encore aujourd'hui au berceau de l'Ordre. En fait, la vie érémitique cessa à Mont Senario et à San Giorgio in Lunigiana en 1778; elle cessa seulement l'année suivante à Cibona et à Monterano.

Le 24 août 1593, l'Ordre prit la décision de ne plus restaurer les édifices délabrés de Mont Senario, mais de reconstruire sur la montagne une communauté érémitique de stricte observance, directement dépendante du prieur général et du prieur provincial de la province toscane servite, et de l'affilier pour ainsi dire à la communauté de la Santissima Annunziata de Florence.

Les frères destinés à mettre sur pied la vie érémitique arrivèrent à Mont Senario le 22 mai 1594, sous la direction de frère Bernardino Ricciolini qui avait vécu deux ans à Camaldoli. Les «mémoires» de l'ermitage le mentionnent comme vicaire.

Les premières décennies de vie érémitique sur la montagne furent vécues avec beaucoup de rigueur et de zèle. On travailla activement à la construction des bâtiments, à la restauration de l'église et à l'aménagement d'une grande citerne: un travail qu'on réussit lentement à réaliser, mais sans interruption. On procéda aussi au reboisement de la montagne avec des épinettes provenant de Vallombreuse, de la Camaldule (Camaldoli) et d'ailleurs.

Pour qui le désirait, la vie complètement solitaire était aussi possible: apparurent ainsi, sur les hauts versants de la montagne, de «petites cellules» dont deux sont encore visibles aujourd'hui.

Le prieur général était un assidu de Mont Senario. Les frères de l'ermitage portaient de rudes vêtements, chaussaient des sabots, pratiquaient le jeûne au moins trois fois la semaine, se levaient de nuit pour la récitation des Nocturnes de l'Office divin. Quand quelqu'un devenait gravement malade, on le transportait à l'infirmerie (ou «hospice» des ermites) de la Santissima Annunziata de Florence. En cas de décès hors de l'ermitage, on s'organisait pour ramener le défunt à Mont Senario afin de l'ensevelir au cimetière de l'ermitage.

On s'employa aussi à élaborer des Constitutions pour la communauté érémitique; elles furent imprimées en italien à Florence en 1613.

Ce furent de petits groupes d'ermites de Mont Senario qui fondèrent d'autres ermitages en Toscane et dans le Latium (San Giorgio in Lunigiana, Montevirginio, Cibona et Monterano) et qui favorisèrent la naissance de l'Ordre en Autriche au début du 17^e siècle. De cela, nous en parlerons plus loin.

Un fait intéressant à cette époque de très grande vitalité pour la Congrégation érémitique de Mont Senario est que beaucoup de frères des autres communautés servites allèrent visiter l'ermitage; parmi eux, il y en eut qui y demeurèrent pour quelque temps et retirèrent beaucoup de fruits de cette fraternelle hospitalité, encore exercée aujourd'hui comme une jalouse prérogative par la communauté de Mont Senario.

Comme preuve que ce retour à l'esprit des origines de l'Ordre, alors en vigueur à Mont Senario, répondait bien aux engagements du renouveau demandé par le Concile de Trente, signalons les encouragements et les appuis apportés à la Congrégation érémitique de Mont Senario, non seulement par les prieurs généraux, mais aussi par le Saint-Siège. Entre 1593 et 1612 – comme le remarque Pacifico M. Branchesi OSM – il y a pas moins de 11 documents pontificaux qui confirment de tels encouragements.

Quant au fait que la Congrégation érémitique était bien vue à l'intérieur de l'Ordre, spécialement à son origine, il y a quelques «mémoires» de l'ermitage qui en témoignent. Celles-ci parlent d'au-delà de 600 frères de l'Ordre qui auraient contribué par leurs offrandes, en argent et en matériel, à ce premier renouvellement de Mont Senario. Pour sa part, la Congrégation donna elle-même de lumineux exemples de sainteté et représenta un point de référence et d'encouragement, qui fut salutaire à l'Ordre tout entier.

L'enseignement de frère Angelo Maria Montorsoli

Nous reproduisons ici un portrait de frère Montorsoli, tracé par le Servite Eugenio M. Casalini, lors d'une intervention à la *Semaine de spiritualité* tenue à Mont Senario en 1978,

commémorant le 2e centenaire de la cessation de la Congrégation érémitique.

«Frère Angelo Montorsoli... ne dépréciait pas les décrets de réforme et estimait sincèrement les ermites de Mont Senario, chez qui il comptait quelques disciples, mais il avait d'autres idées sur le renouveau. Après avoir réussi son doctorat en théologie à l'université de Florence, on lui avait confié l'enseignement au couvent de la Santissima Annunziata. En 1579, il publie le fruit de ces années: un premier volume comprend des *Commentaires sur le premier livre des Sentences de Pierre Lombard* (*Commentarii in librum I Sententiarum magistri Petri Lombardi*); cinq autres volumes suivront au cours des six années durant lesquelles il continue d'enseigner. Son temps libre en dehors de l'enseignement et de l'étude, Montorsoli le dédie à la prédication et au ministère des confessions».

«En 1588, alors que son confrère Lelio Baglione devient procureur général de l'Ordre, Montorsoli demande aux supérieurs de pouvoir vivre en reclus pour la vie, dans une cellule du couvent de la Santissima Annunziata... C'est sûrement un genre d'érémisme plutôt insolite. Il s'agit non pas d'une fuite ou d'une séparation, mais plutôt d'une protestation contre le milieu. Sa vie est empreinte d'ascèse, mais il ne refuse pas la culture; il se révèle d'une grande richesse de vie contemplative qui se communique aux autres tant par son activité épistolaire que par le réconfort et les conseils qu'il prodigue de vive voix. En effet, durant cette période de réclusion, Montorsoli écrit cinq volumes d'*Elucubrations* (à savoir, des méditations et des pensées) sur l'Écriture Sainte, deux livres d'exercices spirituels à la manière de saint Ignace, et d'autres opuscules à caractère ascétique. Mais l'important pour nous, c'est sa *Lettre spirituelle* envoyée en particulier aux confrères du couvent de Florence en 1596».

«Dans cette *Lettre*, continue frère Eugenio Casalini, l'idée que la seule observance de la règle puisse devenir un moyen de perfection religieuse est bien loin. Se trouve également bien loin du contenu de cette lettre la conviction que la restauration et le changement des structures puissent rénover l'Ordre. L'unique possibilité de réforme, selon Montorsoli, se trouve dans l'œuvre de renouveau spirituel de chacun, voulue par chacun et actualisée dans une marche authentique *à la suite du Christ*».

La *Lettre spirituelle* de Montorsoli reçut un accueil controversé. Cependant, elle toucha favorablement le pape Clément VIII qui obligea Montorsoli à sortir de sa réclusion en le nommant prieur général de l'Ordre en 1597.

C'est à contre-cœur que Montorsoli accepta cette tâche, mais il s'y employa pour renouveler la vie religieuse. Il assigna comme prieur de l'important couvent de la Santissima Annunziata de Florence l'initiateur même de la vie érémitique de Mont Senario, frère Bernardino Ricciolini. Parmi les principales préoccupations de Montorsoli figurait la préparation de maîtres spécialisés pour la formation des novices et des profès. Dans ce but, il envoya quelques frères chez les Jésuites, pour les initier à la connaissance et à la pratique des exercices de saint Ignace.

L'historien de l'Ordre frère Gregorio Alasia (1579-1626), qui s'occupa passionnément de recueillir les lettres de Montorsoli, rapporte qu'en plus de la *Lettre spirituelle*, il y en a d'autres qui illustrent son orientation et ses idées sur le renouveau de la vie religieuse. Parmi ces lettres, il y en a une digne de mention, adressée à son maître et ex-prieur général frère Giacomo Tavanti, écrite en 1593 et réimprimée en 1958 par F.A. Dal Pino, dans la revue *Studi Storici dell'Ordine dei Servi di Maria*.

Quelle était sa vision de l'Ordre? Frère Montorsoli l'exprime dans une lettre envoyée en janvier 1597 au prieur provincial de la Romagne. Voici ce qu'il écrit:

«Notre Ordre religieux, il est petit quand on le compare aux autres Ordres mendiants; mais grâce au soin diligent de quelques frères très unis à Dieu, il pourrait facilement devenir une forteresse inexpugnable. Aujourd'hui cependant il est presque devenu une cité abandonnée (*Desolata civitas*); il faut beaucoup de travail pour que soit reconstruit le mur de Jérusalem (*ut aedificentur muri Jerusalem*). C'est un devoir pour nous de ne pas le laisser dépérir. Bien plus, puisqu'il est une œuvre de la très sainte Mère de Dieu, il doit être singulièrement restauré et agrandi. Les fondateurs et les guides des autres Ordres sont des saints, mais en dépit de toutes leurs

qualités ils ne peuvent rivaliser pour autant avec la très glorieuse Vierge, notre patronne, en vertu de qui nous sommes appelés par faveur ses Serviteurs».

C'est donc avec frère Angelo Montorsoli que l'on termine le 16^e siècle. Le siècle suivant, si fertile en événements pour la vie des Servites, placera l'Ordre au centre de la chronique «profane», grâce surtout à la présence de frère Paolo Sarpi, sans aucun doute le plus connu des Servites de Marie.

Dates à retenir

- 1505 Mort à Milan du bienheureux Jean-Ange Porro.
- 1506 Naissance du groupe des «Fils de l'Observance du prieur général».
- 1512-17 Le 5^e Concile de Latran.
- 1515-16 Vicaire général de l'Observance, frère Filippo Albrizzi de Mantoue. Aggiornamento des Constitutions de l'Observance. Albrizzi écrit une brève histoire des origines de l'Ordre, une autre de la Congrégation de l'Observance et une vie du bienheureux Philippe Benizi.
- 1517 Début de la réforme luthérienne; quelques années plus tard s'amorce en Allemagne la suppression des couvents de l'Ordre.
- 1525 env. Mort de la bienheureuse Lucia, fondatrice du monastère de Bagolino.
- 1526 Mort à Bologne du bienheureux Cedonio.
- 1533 Le prieur général Girolamo Amidei de Lucques lance un appel pour la reconstruction de Mont Senario.
- 1539 Le premier cardinal servite: frère Dionisio Laurerio de Benevento (prieur général de 1535 à 1542).
- 1542-53 Généralat de frère Agostino Bonucci.
- 1545-63 Concile de Trente.
- 1556 Première révision des Constitutions de l'Ordre durant le Concile de Trente, suivie à brève échéance de deux autres: en 1569 et en 1580.
- 1570 Cessation de la Congrégation de l'Observance; ses couvents et membres sont réunifiés à l'Ordre.
- 1580 Fondation du couvent espagnol de Barcelone.
- 1593 Début de la Congrégation érémitique de Mont Senario.
- 1596 *Lettre spirituelle* de frère Angelo M. Montorsoli.
- 1597 Début du généralat de frère Angelo M. Montorsoli (1597-1600).

ANTHOLOGIE

De la «Lettre spirituelle» de frère Angelo Maria Montorsoli (1596).

Chacun de nous, quand il médite sur ses actions et qu'il se souvient qu'il doit se présenter, sans l'appui d'amis ou de parents, devant le tribunal suprême du Christ, le juste juge («chacun de nous en effet, dit saint Paul, doit rendre compte à Dieu de ses actions»), doit donc s'appliquer sans délai à maintenir toutes ses promesses envers Dieu. Et, puisqu'il doit se libérer de tout ce qui l'éloigne du chemin du Ciel, qu'il commence par les biens extérieurs: d'abord, parce que ces biens lui font transgresser d'autres obligations en l'induisant dans les plaisirs et les commodités, en provoquant l'ambition et la désobéissance; ensuite, parce que la pauvreté qui s'oppose à ces biens est mise en première place par notre Seigneur dans les huit béatitudes. «Si elle est en première place, dit saint Ambroise, c'est parce qu'elle est mère et génératrice de vertus...».

Que personne ne présente comme excuse sa profession de vivre la pauvreté selon une forme qu'il a vu vivre chez d'autres, même en d'autres instituts religieux; car cela équivaldrait à se livrer au démon en s'identifiant soi-même avec les transgresseurs quels qu'ils soient. De même, on ne peut douter que quelqu'un ait fait une fausse profession ou qu'il n'ait pas eu l'intention de la faire

correctement et en conformité avec les normes de la sainte Église, qui sont de vivre en commun à l'exemple des apôtres du Seigneur et dont saint Augustin s'inspira pour rédiger la Règle que nous professons.

Que personne n'endorme sa conscience en disant qu'il n'a rien à cacher, car il n'a aucune excuse à posséder des choses qu'il ne doit absolument pas posséder. De même, que personne n'invoque une permission reçue de la part de qui n'est pas autorisé à la donner: «C'est un aveugle qui guide un autre aveugle: tous deux tombent dans la fosse».

Et que dire de celui qui croit pouvoir stupidement s'excuser en disant que son intention était bien de vivre parfaitement selon la vie commune, mais qu'il n'est plus possible de subvenir ainsi aux besoins de tous, à cause de la pauvreté de l'Ordre et du couvent? Ce serait une supercherie provenant du démon, lui qui peut avec puissance et facilité pénétrer et persuader nos pensées et nous faire vivre et agir conformément à nos sens.

Soyez conscients, je vous en prie, que c'est une erreur de penser que la pauvreté du couvent soit un empêchement pour vivre la vie commune. La pauvreté en effet rassemble plutôt les hommes et les fait vivre ensemble en les soutenant les uns les autres; d'où cette sentence: «Il vaut mieux être deux que d'être seul, car chacun trouve avantage de vivre en société».

Comment se manifeste cet agréable privilège d'être solitaire? Les apôtres quand ils possédaient quelque bien, ils vivaient isolément; mais lorsqu'ils eurent renoncé à tout, ils vécurent ensemble.

Ne rejetons pas les commandements de Dieu touchant le bien commun. De plus, l'individu ne peut s'exclure de l'espèce; et donc ce qui est un bien pour tous est aussi un bien pour lui-même. D'ailleurs, la pauvreté commune du couvent ne peut invalider la promesse de vivre pauvrement, que chacun fit en particulier. Une telle excuse équivaldrait plutôt à l'imprudente réponse d'Adam, quand il dit: «La femme que tu m'as donnée pour compagne m'a présenté de ce fruit». N'oublions pas, c'est le Seigneur qui nous a présenté la pauvreté comme compagne; et nous, nous mettrions la faute sur notre non-observance. Remarquez que si la pauvreté de notre Ordre constituait un empêchement pour vivre parfaitement en commun et sans rien posséder, il résulterait que, pour les religieux qui font la quête, la pratique de la pauvreté serait un empêchement plus grand que pour les autres, car ils sont plus pauvres. Ce n'est pas le cas en réalité. Bien plus, il y en a qui nous enseignent que, pour observer la parole donnée à Dieu, s'il n'est pas nécessaire que nous allions nécessairement faire la quête, ce que nous devrions pourtant faire quand on est dans le besoin, il est au moins nécessaire que chacun mette en commun tout ce qui lui arrive par d'autres voies, comme le font les quêteurs en mettant au service de tous le fruit de leur quête.

Dites-moi, s'il vous plaît, que fait le pauvre père de famille qui n'a pas les moyens de pourvoir aux besoins de tous ses enfants? Ne les envoie-t-il pas travailler en apprentissage; puis avec le gain acquis, il pourvoit sans distinction aux besoins de tous? Ainsi doit-il en être pour nous, puisqu'aujourd'hui l'Ordre vit sans aller mendier, ainsi, et plus sûrement, les frères sont bien pourvus quand chacun met tout en commun. Je dis même qu'ils s'épargnent ainsi bien des choses superflues, alors que ce serait le contraire si chacun devait pourvoir à ses besoins personnellement. Comme enfants d'une famille dont le père a besoin de la coopération de tous pour pourvoir aux besoins de chacun, ainsi devons-nous travailler et ne pas rester oisifs, mais toujours nous tenir occupés dans la vigne du Seigneur jusqu'à la dernière heure. Du fait que toutes les autres créatures accomplissent leur tâche sans défaillance et conformément aux desseins de Dieu, (comme les cieux et les planètes à travers le mouvement et la lumière), il n'est donc pas juste que l'être humain vive dans l'oisiveté. Mais le Seigneur nous a dit: «Travaillez et œuvrez jusqu'à mon retour». Et il nous a donné un avertissement dans la parabole du serviteur paresseux, «qui fut envoyé dans les ténèbres extérieures parce qu'il n'avait pas fait fructifier son talent». C'est pourquoi quiconque se préoccupe aujourd'hui de ses petites commodités devrait s'employer davantage en faveur du bien commun, afin de mieux en jouir; il reconnaîtrait ainsi que de cette façon il se rapproche lui-même de la récompense éternelle du paradis. Autrement il tomberait dans une plus grande erreur, car il manquerait de charité en refusant de se dépenser pour son prochain, estimant la récompense

éternelle inférieure à une récompense matérielle. Bien plus, il ressemblerait à un propriétaire qui refuserait de communiquer ses qualités et ses connaissances, alors qu'en fait il devrait les manifester avec une non moindre libéralité que celle des fleurs écloses; car ces qualités sont un don de Dieu en lui, autant que la beauté et la grâce des fleurs. C'est ce que disait saint Pierre, le premier vicaire de notre Seigneur: «Que chacun mette au service les uns des autres les dons particuliers qu'il a reçus, et tout pour la gloire de Dieu, comme de bons intendants des innombrables grâces de Dieu».

Note

La *lettre spirituelle* de Montorsoli, écrite en 1596, fut publiée pour la première fois à Florence au cours de l'année suivante. L'extrait reproduit ici provient cependant de la plus récente édition (en italien): *Lettre spirituelle de frère Angelo Maria Montorsoli des Servites de Marie, ou la Somme de tout ce que doit faire une personne religieuse pour dûment servir Dieu et jouir de la paix. Rome, 1935, pp. 81-82 (chap. XIII) et 269-274 (chap. XXXVIII)*. Cf. aussi L. KINPERGHER, La «Lettera spirituale» di fra Angelo Maria Montorsoli, in *Studi Storici OSM*, XX, 1970, pp. 110-171.